

## PANURGE

Ceux qui ont lu Rubalais se rappellent sans doute le chapitre au cours duquel Panurge consulte Pantagruel pour savoir s'il doit se marier. Panurge énumère ses craintes et ses espérances, et Pantagruel répond mariez-vous ou ne mariez-vous pas, selon le cas, selon que Panurge dit du bien et du mal du mariage. Albert Millaud, du *Figaro*, fait un pastiche de la célèbre consultation en mettant M. Gambetta et M. Spuller, son secrétaire, en scène. Le premier le consulte pour savoir s'il doit rester Président de la Chambre ou accepter la présidence du ministère à la place de M. Ferry.

GAMBETTA.—Or ça, maître Spuller, venez que je vous consulte sur ce que j'ai à faire. Je suis dans une très grande irritation, dont vous pouvez m'aider à sortir.

SPULLER.—Parlez, maître, je vous ouïs.

GAMBETTA.—Je suis très sollicité et, en même temps, très désireux de prendre le portefeuille en chef du nouveau ministère. Qu'en pensez-vous ?

SPULLER.—Qu'il faut faire comme vous le désirez. Prenez le ministère...

GAMBETTA.—Oui, mais si je prends le ministère, il me faudra abandonner le fauteuil de la présidence, et c'est un bon fauteuil.

SPULLER.—Dans ce cas, il faut garder le bon fauteuil.

GAMBETTA.—Oui, mais si je prends le bon fauteuil, un autre aura le ministère et je ne serai plus autant le maître que je le voudrais.

SPULLER.—Alors, prenez le ministère !

GAMBETTA.—Sans doute, mais une fois à la tête du cabinet, Brisson s'assoira dans le fauteuil et je ne l'en pourrai plus déloger.

SPULLER.—Dans ce cas, gardez le fauteuil.

GAMBETTA.—D'accord. Mais en fin de compte, je ne suis pas sûr d'y revenir sur le bon fauteuil, puisque la majorité et l'opinion publique me poussent vers le cabinet.

SPULLER.—Alors, prenez le ministère...

GAMBETTA.—C'est juste ; mais un ministère, c'est l'agitation, le tapage les ennuis, la lutte, tandis que le fauteuil, c'est le repos, c'est la quiétude, c'est les baignoires d'argent, c'est Trompette, c'est les petites plumes.

SPULLER.—Oh ! alors gardez le fauteuil.

GAMBETTA.—Soit, mais si on m'en chasse...

SPULLER.—Prenez le ministère.

GAMBETTA.—Oui, mais si je suis renversé...

SPULLER.—Gardez le fauteuil.

GAMBETTA.—Ah ! jamais il n'y eut de position pareille à la mienne.

SPULLER.—Si fait, il y a celle de l'âne de Buridan.

GAMBETTA.—Que ferai-je, mon Dieu ? Garderai-je mon fauteuil ? Pren-irai je le ministère ?

SPULLER, complètement abruti et machinalement.—Prenez le ministère, gardez le fauteuil ; prenez le fauteuil, gardez le ministère...

## M. TONY RÉVILLON ET SAINT HUBERT

M. Tony Révillon, l'émule de M. Gambetta, l'élu de Charonne, n'a pas toujours fréquenté les hauteurs de Belleville ; il ne dédaignait pas autrefois, tout au contraire, le faubourg Saint-Germain ; il a même publié, sur ce noble faubourg, un petit volume de souvenirs fort élégamment écrits, dans lequel marquises et douairières ne sont nullement traînées sur la claie.

Nous détachons de ce volume un chapitre sur la légende du patron des chasseurs. On verra que M. Tony Révillon a mieux traité saint Hubert que M. Gambetta. Il faut lui en tenir compte.

Hubert naquit vers le milieu du septième siècle.

Son père, Bertrand, un des principaux chefs ou ducs d'Aquitaine, descendait de Pharamond au neuvième degré.

Sa mère, Hugberne, était la petite-fille du roi Clovis.

Quand Hubert eut quinze ans, son père l'emmena à la guerre avec lui.

Il s'agissait de faire prévaloir la cause de la haute aristocratie contre Ebroin, ministre du roi Thierry et défenseur des hommes libres, ou de la moyenne propriété.

Hubert se battit bravement, si bravement, que lors que Ebroin, vaincu, dut quitter le royaume, Léger, évêque d'Autun et chef des nobles, le désigna au roi qui le nomma comte du palais.

Mais Hubert ne resta pas longtemps à la cour.

C'était un jeune homme d'humeur farouche, ennemi de la politique et des fêtes, ne se plaisant qu'à la guerre et à la chasse.

Il prit un beau jour congé du roi, et, suivi de quelques serviteurs, il se mit en route.

Comme il arrivait à Louvain, le comte de cette ville, Dagobert, vint à sa rencontre et lui offrit l'hospitalité dans son palais.

Le soir il y eut un grand festin.

Hubert était placé entre Dagobert, qui avait mis pour lui faire honneur une tunique blanche brodée d'or, et la fille de son hôte, la belle Floribane, aux longues tresses blondes descendant jusqu'aux genoux.

Un prêtre lisait à haute voix *la Cité de Dieu* de saint Augustin, pendant qu'au bas de la table les officiers et les serviteurs se gorgeaient de viandes et de vin.

Vers la fin du repas, le prêtre interrompit sa lecture et les convives se mirent à parler.

La conversation tomba sur la chasse.

Le comte de Louvain possédait d'immenses forêts. Les loups, les sangliers, les cerfs, y étaient si nombreux qu'ils en sortaient à chaque instant pour ravager les campagnes.

Hubert but un grand coup, releva ses moustaches fauves, regarda tendrement Floribane, et, s'adressant à Dagobert, il lui dit :

—Voulez-vous que votre fille soit ma femme ?

Le comte de Louvain répondit :

—Je le veux.

Alors, le jeune chef aquitain dit à ses hommes :

—Selon votre gré, vous retournerez en France ou vous resterez ici avec moi. Notre voyage est fini.

\* \*

Un ciel du Nord. Des bandes d'un bleu sombre rayent l'azur si pâle qu'il paraît blanc. Le soleil éclaire et ne réchauffe pas. Sous une lumière sans rayons, les lignes du paysage se découpent avec netteté. Les verts sont crus à blesser les yeux. Les tuillis font l'effet d'énormes taches noires. Dans un champ, quelques paysans se tiennent pliés sur la glèbe.

Tout à coup des aboiements retentissent dans le lointain, mêlés à des fanfares.

Les chasseurs relèvent la tête ; ils regardent.

Les chasseurs ont gravi le versant opposé de la colline ; ils apparaissent au faite, se détachant comme des ombres sur le ciel clair.

Voici les chiens traînant après eux les valets hale-tants, qui se roidissent. Voici les chevaux lancés, que leurs cavaliers s'efforcent de retenir. L'un se dresse sur ses jarrets ; l'autre se mord le poitrail ; un troisième, les fers en l'air, semble broyer le vide. Les cavaliers se penchent sur le cou des chevaux ou se renversent sur leur selle, rejetant en arrière leurs longs cheveux. Une amazone retient d'une main sa toque que la rapidité de la course a détaché. Un homme en justaucorps de peau, la tête nue, précède le groupe, sonnant avec fureur d'une trompe droite, qu'il retire de temps en temps de ses lèvres ensanglantées...

Cet homme se retourne vers ses compagnons ; son regard enflammé leur montre la forêt au bout de la plaine ; on cesse de retenir les chevaux et l'avalanche de se précipiter sur la pente de la colline...

Les paysans, effarés, s'écartent et voient, leurs bonnets à la main, passer la chasse du comte Hubert.

Une forêt. En haut, les cimes des arbres centenaires se rencontrent pour former une voûte impénétrable. En bas de hautes broussailles obstruent l'intervalle entre les troncs. Ça et là, contrastant avec l'horreur de cette nuit, une clairière montre ses bouleaux clairs-més et son herbe épaisse, qu'arrosent les filets multiples d'une source.

Le jour s'avance. Le soleil occidental, prêt à disparaître derrière les arbres, ne jette plus dans la clairière que d'obliques et fugitives lueurs. La trompe d'Hubert retentit toujours. Un grand bruit de branches brisées. Sur son cheval à la tête allongée, aux yeux saignants, le chasseur paraît, inquiet, farouche, cherchant le cerf que lui seul a pu suivre jusque là. Où est le cerf ? Ah ! le voici enfin ! Il s'arrête... Il se retourne... Hubert saisit un javalot...

Mais qu'est-ce donc ? Entre les bois de l'animal, quelque chose s'est levé soudain. Une image indécise et confuse...

Comme une lampe prête à s'éteindre, le soleil jette en ce moment une dernière et plus vive clarté. On dirait un frisson de lumière qui court sur l'herbe et sur l'eau. Le cerf apparaît dans cette lumière, comme dans une gloire.

C'est un crucifix qu'il porte entre ses bois.

Hubert jette son javalot ; il met pied à terre, se prosterne devant l'image miraculeuse et adore Dieu.

—Seigneur, dit-il, que voulez-vous de moi ?

Une voix d'en haut répondit :

—Tu iras à Maëstricht trouver mon serviteur Lambert, qui t'instruira de ma volonté.

Quand Hubert releva la tête, le cerf avait disparu.

Le lendemain, Hubert alla trouver Lambert à Maëstricht.

Lambert l'exhorta à renoncer au monde pour se consacrer tout à fait au service de Dieu.

Hubert revint, attristé, à son château de Louvain :

—Dois-je donc, se disait-il, abandonner ma femme et mon fils pour obéir au saint homme que je viens d'entendre ?

Comme il hésitait, Floribane tomba malade et mourut.

Alors il résolut de se vouer lui-même et de consacrer son unique enfant au service de Dieu.

Vêtu seulement d'une cote de mailles sur sa chair nue, ne vivant que d'herbes et de racines, il mourut sept ans dans la forêt des Ardennes, renommé dans tout le pays pour sa piété.

Au bout de ces sept ans, il se rendit à Rome, où le pape Serge I<sup>er</sup> le sacra évêque de Tongres, le jour même où son maître, Lambert, subissait le martyre à Maëstricht.

Hubert quitta Rome pour venir à Liège, où avait été transféré son évêché.

C'est là qu'il mourut en 727, à l'âge de soixante-et-onze ans, dans les bras de ses chers disciples et de son fils Floribert, qui devait occuper le siège épiscopal de Liège après lui.

\* \*

Les chasseurs ont adopté saint Hubert pour patron.

Dans les Ardennes, près de Liège, un village porte son nom.

Dans le Soissonnais, une petite église possède une de ses reliques.

Enfin, sur les vitraux de l'église de la Ferté-Milon sont retracés les principaux épisodes de la vie du saint.

Gérard V, duc de Clèves et des Gueldres, institua un ordre militaire des Chevaliers de Saint-Hubert, en mémoire de la victoire qu'il remporta, le jour de la fête du saint, sur la maison d'Egmont, qui lui disputait ses Etats. Les chevaliers portaient un collier d'or, orné des attributs de la chasse, et auquel était attachée une médaille du saint.

Victor Hugo, dans *le Rhin*, raconte qu'un fief de l'abbé de Saint-Hubert envoyait tous les ans au roi de France un présent de trois couples de chiens de chasse et de faucons ; en échange de quoi il recevait l'autorisation de faire quêter en France pour l'entretien d'un hôpital destiné aux malheureux atteints de la rage.

Autrefois, les chasseurs faisaient célébrer, le 3 novembre, une messe, à laquelle ils assistaient avec leurs valets et leurs meutes. Au moment de la consécration, les cors sonnaient la fanfare de saint Hubert.

Le célèbre professeur de trompe, Tellier, a composé, entre autres musiques de chasse, une messe de Saint-Hubert à deux trompes, d'un grand effet. Chacun des chasseurs faisait bénir un pain qui devait servir, pendant l'année, à préserver le chenil de la rage.

Aujourd'hui encore, on voit tous les jours arriver à Saint-Hubert, où l'abbaye n'existe plus, des gens qui y viennent avec leurs chiens et leurs bestiaux, soit pour se guérir de la rage, soit pour s'en préserver.

Je n'ai plus qu'un détail à donner. Encore ce détail ne concerne-t-il pas le saint, mais bien un de ses plus fidèles compagnons.

Ce compagnon était un chien, nommé Souillard, qui renonça à la chasse en même temps que son maître et ne voulut jamais quitter ce dernier.

Un poète du moyen âge a rimé l'épithète de ce chien, auquel la piété un peu naïve des Liégeois avait élevé un tombeau :

C'était Souillard, le blond et le beau chien courant.

TONY RÉVILLON.

## A VENDRE

Les Quatre premiers volumes de *l'Opinion Publique*. Ces volumes sont très-bien reliés.

S'adresser à M. Paul Dumas, 188½ rue St-Constant, Montréal.

AUX DAMES.—2,000 pièces d'étoffes à Robe sacrifiées.—Etant à la veille de faire subir à nos affaires des changements considérables, et nous trouvant avec un grand surplus d'étoffes à robes, nous nous sommes décidés à les vendre à sacrifice. Le débit dans ce cas ici est tout, le profit n'est presque rien.

## DUPUIS FRÈRES,

605, RUE STE-CATHERINE,

Montréal.

A PROPOS DE CERTIFICATS MENSONGERS.—Ce ne sont pas de villes drogues, qu'on prétend préparées avec des racinages étrangers et très rares en faveur desquelles on produit de prétendus certificats des guérisons miraculeuses qui sont les plus recommandables, mais bien cette médecine simple, pure, efficace qui prouve son excellence par les cures qu'elle opère. Tels sont les Amers de Houblon qui possèdent toutes ces qualités au premier degré.

—Ceux de nos abonnés qui ne conservent pas notre journal nous seraient très agréables s'ils nous faisaient parvenir le numéro 2 de *l'Opinion Publique* de cette année, publié le 13 janvier dernier. Le prix du numéro sera payé en timbres-poste.